

nemi ! » C'était une troupe nombreuse de Touaregs qui s'avancait... Ils étaient plus de deux mille : les Français n'étaient que cinq cents ! Qu'importe ! A un contre quatre, pour nos soldats d'Afrique, la partie est égale. Le commandant Largeot qui conduit la colonne, jette un ordre bref. Les tirailleurs se déploient, les spahis se dressent sur leurs étriers..., et en avant ! En un clin d'œil, les Touaregs sabrés et décimés fuient de toutes parts et disparaissent dans un nuage de poussière et de sable. La victoire est aux Français ; mais ils l'ont payée cher ! Le commandant Largeot, frappé d'une balle à la poitrine, est tombé sur le sol. On dresse vite une tente et le vaillant officier est couché sur son lit de camp. Le chirurgien s'approche, sonde la blessure et hoche la tête.

— Major, lui dit le commandant, dites-moi la vérité... Je suis perdu, n'est-ce pas ?

— Je le crains, mon commandant.

— Combien de temps puis-je durer ? Parlez, je vous l'ordonne.

— Trois heures, quatre heures peut-être, mon commandant...

L'officier pousse un soupir. « Mourir, ce n'est rien, ... murmure-t-il. Mais mourir sans prêtre, sans les secours de la religion... Oh ! que c'est triste ! »

Le lieutenant Brégard a entendu... C'est un officier aviateur distingué, qui vient de conquérir son brevet de pilote et qui accompagne la colonne avec un monoplane, destiné à faire des reconnaissances dans le désert. Le *Blériot* est là, sur un chariot que conduisent les soldats du train.

— Mon commandant, s'écrie-t-il, si vous me l'ordonnez, je puis trouver un prêtre.

— Mais où, mon ami ? répond faiblement le blessé.

— A Laghouat, mon commandant... Pas de vent, pas la moindre brise... Mon oiseau est rapide et, avant trois heures, je vous amène un prêtre, pourvu qu'il ait le courage de m'accompagner.

Un éclair de joie illumine la figure de Largeot, qui serre la main du lieutenant et lui dit :

— Merci ! vous êtes un brave... Allez !

Le lieutenant Brégard se précipite en courant hors de la tente